

---

philippe  
artières

cales



rêves  
d'histoire

---

philippe artières

rêves d'histoire  
pour une histoire de l'ordinaire

verticales

---

« Est-ce donc tout ce que je suis capable de faire de ce lieu et de ces gens ? »

Russell Banks  
*Le Livre de la Jamaïque*, [1980] 19

« Assurément, l'histoire est difficile. »

Michelle Perrot  
*Les Ouvriers en grève*, 19

---

Comment travaillent les historiens ? Qu'est-ce qui les amène à entreprendre d'enquêter sur un événement, une pratique, un lieu ? D'où vient ce besoin de consacrer parfois des années à répondre à une question relative à notre passé ?

Je suis de ceux pour qui cette impulsion survient du présent, non qu'elle soit en rapport avec l'actualité, mais bien plutôt, comme disait Walter Benjamin, elle la « télescope » ; c'est toujours pour moi un choc qui est d'abord physique. Ainsi surgit-elle aussi bien à la lecture du journal, au fil d'une promenade dans la ville, devant une liasse d'archives, face à un souvenir, à la suite d'une discussion ou encore au sortir d'un colloque. Le moment où un nouveau projet émerge est semblable à une ivresse : on se dit soudain qu'il faudrait faire l'histoire de tel ou tel événement, travailler sur telle ou telle notion, enquêter sur telle ou telle figure, entreprendre telle ou telle archéologie. Des interdits tombent, les repères s'estompent, on se laisse aller vers un ailleurs.

Petites ou immenses, ces envies d'histoire sont légion. Beaucoup demeurent à l'état de pistes n'ont d'autre fonction que d'ouvrir de nouvelles voies que l'on empruntera plus tard. Certaines demeurent secrètes, rêves d'histoire tant on voit mal alors comment les mener.

Pour les nommer, un mot suffit, et derrière lui se déploie l'envie. Ces projets n'occupent parfois l'esprit que quelques heures, mais on imagine alors tout ce qu'ils révéleraient, on convoque les sources disponibles, on frémit à tous les possibles dont ils semblent gros.

Souvent, l'enthousiasme retombe quelque temps après, à la première critique, à la première discussion, à la première diversion. Mais qu'importe, quelque chose avec ce projet avorté s'est déplacé ; infime mouvement qui permet souvent de voir apparaître un détail jusque-là ignoré.

D'autres projets n'ont pas le même sort : ils seront développés, feront l'objet de copieuses recherches en archives, occuperont de nombreuses semaines, deviendront articles et parfois même livres. De leur formulation initiale, il restera au final rarement trace, on les aura étoffés, blindés, musclés, bétonnés... Un appareil scientifique sera venu l'entourer, la mortifier aussi. Pourtant, c'est bien de la faiblesse de ces quelques lignes que ces travaux sont issus.

Ce sont donc ces rêves d'histoire qui sont ici rassemblés, dans leur brièveté et leur fragilité, dans leur incongruité et leur naïveté.

Pourquoi livrer ainsi ses rêves ? Sans doute parce qu'ils sont à la fois trop et pas suffisamment personnels pour les conserver par-devers soi. Ils composent en effet le programme de travail d'une introuvable équipe pour les années à venir et une sorte de manifeste improbable pour une autre histoire. Au-delà du fait qu'une trentaine de projets sont trop pour un seul homme et une seule vie, il y a un désir impérieux de faire circuler les idées, de les soumettre à la critique, de provoquer des rencontres aussi. Là est l'un des objectifs de ce livre, éprouver ses rêves à la réalité des lecteurs. Il s'agit également de faire partager, tout simplement, le plaisir du métier d'historien, cet inlassable plaisir de chercher qui n'implique pas qu'il ne soit jamais le théâtre de drames et de peines, mais qui toujours vous dépend de l'endroit que vous occupez, vous arrache à votre lieu. Publier ces rêves d'histoire est en ce sens une invitation au voyage dans les archives ordinaires et dans l'ordinaire de la recherche. Aussi, au détour d'une ligne, pointent des notations autobiographiques qui font partie intégrante de ma démarche.

Car si on les aimerait hétéroclites, toujours ouvrant sur de nouveaux terrains, ils déclinent en réalité

une même question, suivent une identique obsession : écrire une histoire de l'infra-ordinaire.

Historien élevé par des historiennes foucaaldiennes, nourri par leurs généreux travaux, l'analyse de microdispositifs de pouvoir a constitué mon apprentissage du métier ; produire une histoire sociale consistait alors pour moi à traquer dans les filets des archives les instants de subjectivation, à savoir lorsqu'un individu pris dans les mailles du pouvoir se débat avec lui en s'inventant autrement, en produisant comme sujet. L'infime était alors mon échelle. Les années passant, s'impose à moi comme la nécessité de lire ensemble ces objets sous le terme « infra-ordinaire », cher à Georges Perec. Il faut sans doute y voir la volonté inavouée de s'approcher sur le plan historique de ce qu'Edward Hopper a réussi en peinture, de ce que la littérature a depuis trente années parfaitement réalisé, de ce qu'un Russell Banks a produit pour les petits Blancs de la Nouvelle-Angleterre, de ce qu'un W. G. Sebald a fait avec la Mitteleuropa...

Il y a sans doute aussi, et cela va de pair, l'ambition de rapprocher l'histoire de nos contemporains d'opérer ce travail d'histoire du présent que Michel Foucault avait initié et appelé de ses vœux. Il faut entendre l'infra-ordinaire comme cet en-deçà de l'histoire que désignait l'auteur de *L'Ordre du discours*. C'est là une nécessité dans le contexte d'un fort recul de l'histoire devant le tout-mémoire. Proposer une histoire de l'infra-ordinaire qui soit aussi une histoire critique de ce qui est en train de dérouler. Entendons-nous bien : il n'est pas ici question d'affirmer la toute-puissance des historiens ou à l'inverse d'accepter le diktat mémoriel et d'écrire une histoire sur mesure, mais précisément de rompre avec ces deux positions en proposant une approche qui fasse cas de notre présent, tout en conservant ses outils et ses règles scientifiques. Rêver n'est pas renoncer, bien au contraire.

Le présent volume se donne à lire comme un carnet où se succèdent quatre dossiers – objets pratiques, lieux et traces – comme autant de tiroirs à tirer, de cartons à ouvrir, d'enveloppes à décacheter. Car c'est bien aussi de cette trouble émotion de celui qui cherche que ce livre rend compte.

---

## AVERTISSEMENT

*C'est sous le signe du rêve que ces pistes de recherches sont énoncées. Mais il ne faudrait pas pointer autant en conclure qu'elles ne deviendront jamais réalité. Certains rêves que j'avais rédigés dans une première version ont ainsi disparu du présent volume, l'envie d'histoire trop forte ayant exigé d'engager un travail de recherches.*

*Quelques-uns, on ne manquera pas de s'en apercevoir, ne peuvent déboucher sur une enquête ; ils sont d'une certaine manière de mauvais rêves, peut-être même des cauchemars.*

*Il y a aussi tous ceux que j'ai refoulés, soit parce qu'ils étaient des rêves éveillés – la piste qu'ils ouvraient avait déjà été largement explorée –, soit parce qu'ils étaient trop inavouables.*

*Je dois enfin préciser, au cas où certains s'en inquiéteraient, qu'il n'est pas question ici de proposer une méthode ; il s'agit simplement de restituer et de partager une expérience.*

*Mais après tout, ces inquiets ont peut-être raison car n'est-ce pas aussi une invitation à se faire chacun rêveur d'histoire ?*

---

*objets*

---

## ROUTES

Trouvé, en Colombie, dans la bibliothèque du hall de l'hôtel Windsor à Bogotá en mai 2004, un livre publié à New York chez John Wiley & Sons en 1913, intitulé *A Text-Book On Roads and Pavement*. L'ouvrage, écrit par un certain Frederick P. Spalding, professeur de génie civil à l'université de Missouri, s'ouvrait par ces mots : « *The primary object of a road or street is to provide a way for travel, and the transportation of goods from one place to another.* »

Ces deux lignes de Spalding condensent toute une histoire qui commencerait avec la voie romaine et s'achèverait avec la *highway* américaine... On pourrait esquisser une histoire politique des routes en partant des techniques successives depuis l'Antiquité. Cette histoire ne pourrait être exhaustive, elle serait, si l'on peut dire, cavalière, se concentrerait sur quelques figures avec lesquelles on cheminerait.

L'histoire des sociétés européennes est étroitement liée à celle des routes. Que l'on songe un seul instant à l'importance de la route du sel, à celle de la soie ou encore au commerce triangulaire et à ses routes maritimes. Aujourd'hui les routes sont devenues « touristiques », « panoramiques », « gastronomiques » par opposition aux autoroutes qui bien qu'« Océane » ou « du soleil » traversent les pays sans joie. Et puis, avec les routes, on a produit toute une série de technologies des plus diverses : des feux servant à réguler la circulation, des bornes kilométriques, des panneaux de signalisation électronique...





Mais sans doute serait-il plus intéressant que cette histoire des routes soit celle de leurs obstacles, non pas l'histoire de ce qu'on a inventé pour améliorer leur fluidité, mais celle de tout ce qui, au contraire, par accident ou par volonté, empêche, barre, interdit, altère, neutralise ou limite leurs usages. Cette histoire-là compterait notamment parmi ses héros bien des brigands anonymes. Elle serait aussi celle des octrois, des checkpoints, des tempêtes, des congères, des barricades. Ses ennemis dessineraient non la vitesse mais le ralentissement, non l'efficacité mais l'inefficace, non la ligne droite mais le virage, le détour, la déviation.

La mythologie grecque concentre une série de récits de croisement. L'histoire d'Œdipe est magnifique sous cet angle. Son drame a pour origine un obstacle sur le chemin de Thèbes : Œdipe tombe sans le savoir Laïos, son père, parce que celui-ci refuse de lui céder le passage. La route barrée par son père. Des années après, on le sait, ayant couché avec sa mère, Jocaste, il réalise quel crime il a commis et se crève les yeux. Il ne s'agit pas seulement pour Œdipe de ne plus voir, mais de buter à chaque pas, ce handicap ayant pour effet de faire de tout déplacement une épreuve, avec ses trous, ses pierres sur lesquelles on trébuche et qui provoquent la chute. Ainsi, le voilà condamné à être perpétuel jouet des déviations.

S'il est une autre figure mythologique que l'on pourrait associer à cette histoire, c'est évidemment Ulysse. Son odyssee est une longue série de tempêtes et d'incidents qui l'amènent à vivre les épisodes que l'on connaît. La route est ici maritime, et sans doute est-ce sur la mer que cette importance des détours est paradoxalement la plus sensible. La surface plate et uniforme de l'eau peut à tout moment se transformer en un piège. Il n'est pas surprenant qu'Ulysse soit finalement rentré chez lui, à Ithaque, par la terre ferme. Le cinéma, un temps, a fait de ces déviations maritimes un genre avec ses films de corsaires. Mais c'est le western qui fut le plus fécond dans cette histoire des déviations.

Pour cette autre grande mythologie qu'est l'Ouest américain, la route est centrale... Pas de pionniers sans elle, pas de beatniks non plus. Nombre de westerns fonctionnent autour de cette quête du bon chemin. Pensons ici à la diligence, celle de *La Chevauchée fantastique* par exemple, avec son élégant et son joueur professionnel, son voyageur de commerce et son jeune militaire sorti de West Point qui fera appeler les tunique bleues pour dégager la piste. Sur la plate-forme, elle a toujours son cocher expérimenté qui sait lire dans le paysage les possibles obstacles. Elle s'arrête dans les relais où un mot, un regard peuvent brutalement l'immobiliser. Quand elle reprend sa route, des bandits ne manquent pas de l'attaquer en plaçant une charge de dynamite, et la cavalerie, d'un coup de trompette, de les faire fuir. Bien sûr la diligence aura croisé sur son parcours des pionniers en déroute.

De la Grèce au Nevada, le détour a fait histoire et il n'a pas seulement dessiné un paysage, il a façonné nos sociétés. Sans doute l'invention de la navigation par GPS constitue, sur mer comme sur terre, un changement considérable : désormais, il n'est plus de barrage possible.

---

## GUÉRISON

L'abbé Julio, dans son ouvrage *Prières merveilleuses pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales*, publié en 1896, évoque en préface la figure du guérisseur et magnétiseur Jean Sempé, mort à Vincennes en janvier 1892 : « Chaque jour, écrit-il, de nombreuses visites de malades et des lettres de demandes encore plus nombreuses, affluaient dans son humble retraite... »

Envie de partir à la recherche de ces milliers de lettres, équivalent des archives du docteur Tissot pour le XVIII<sup>e</sup> siècle et de Mémie Grégoire pour le XX<sup>e</sup>. Sans doute s'y tient-il les mêmes concentrés d'existence.

Le célèbre médecin suisse Tissot ne soignait pas seulement de visu, il avait pris l'habitude de faire des consultations par écrit. Ainsi, de toute l'Europe, il recevait les maux. Les patients lui envoyaient une description de leurs souffrances, indiquaient les remèdes et les traitements qu'on leur avait prescrits... Le docteur Tissot s'étant fait le spécialiste de l'onanisme et des moyens de l'éviter, ces lettres ont un étrange parfum de frustration.

Quant à Marie Laurentin, alias Mémie Grégoire, la célèbre animatrice de radio, elle reçut entre la fin des années 1960 et 1981, chaque jour, des dizaines de lettres envoyées par des auditrices de RTL. Dans la plupart d'entre elles, ces femmes livraient leurs peurs et leurs espoirs et lui demandaient de bien vouloir leur prodiguer un conseil, leur donner une solution et souvent leur indiquer une porte de sortie. Pour nombre de ces lettres, il n'y eut pas de réponse, et ces appels à l'aide sont restés dans leurs enveloppes. Mais l'important n'était-il pas pour ces femmes que leurs cris puissent sortir un instant de l'appartement, que leurs vies puissent s'évader du domicile conjugal ? Il n'est pas sûr qu'il en fut bien autrement des correspondants de Jean Sempé. N'ont-ils pas écrit d'abord pour coucher noir sur blanc leurs maux ?

Dans l'ouvrage de l'abbé Julio, je relève notamment une prière à dire pendant neuf jours à saint Antoine de Padoue pour trouver une personne ou retrouver un objet : « ... Grand saint Antoine de Padoue, flambeau lumineux, je vous prie d'éclairer mon esprit, afin que je puisse trouver (N... ou tel objet) ; faites que je déjoue les ruses de Satan et que je sorte victorieux des pièges qu'il me tend pour me perdre et m'affliger... » Je me demande si véritablement les patients du guérisseur croyaient à une quelconque efficacité de ces mots contre leurs maux. N'était-ce que le désespoir qui animait leur démarche ? L'important n'était-il pas plutôt, pour beaucoup, d'être entendus ?

Dans ces demandes de guérison, il n'y a pas que de la souffrance, il y a les espoirs pour demain, une vision du futur sans la maladie. Cette histoire des espoirs et des vœux est si difficile à appréhender. Or, l'enjeu est de taille. Toucher ne serait-ce qu'un peu à cela, ce serait faire scintiller ensemble toutes les pièces de monnaie jetées par superstition dans les fontaines.

Il conviendrait de lire ces lettres en regard d'autres, celles écrites à la même époque au pouvoir. Le maire, le député, le préfet, le ministre et le Président sont aussi les destinataires de semblables

requêtes ; on serait surpris de voir combien cette pratique est fréquente et nullement spécifique aux moments de crise. On écrit au pouvoir pour dénoncer son voisin, on écrit au pouvoir pour se plaindre et s'indigner, on écrit au pouvoir pour obtenir une aide personnelle.

Parce que les élus ne peuvent être insensibles à ces requêtes, ils en ont depuis le XIX<sup>e</sup> siècle organisé la gestion. Regarder comment se sont mis en place les services du courrier aux plus hauts sommets de l'État, dans les ministères, dans les préfectures et les mairies ; se plonger dans ces lettres et tenter de retrouver la densité d'existence que Michel Foucault et Arlette Farge avaient rencontrée en étudiant les lettres de cachet dans l'Ancien Régime, ces lettres au roi où un sujet demandait l'internement de son fils, de son épouse, d'un voisin. Lorsque la coupe est pleine, les persécutés ne sont pas les seuls à écrire. On se regroupe parfois et on rédige une pétition, ou bien on écrit plusieurs fois.

Le médecin, le voyant, l'animatrice et l'élu sont les destinataires de nos lettres noires.

En étudiant tous ces écrits envoyés comme des bouteilles à la mer, on pourrait saisir un peu des rêves des hommes du siècle dernier ; car derrière la colère, la frustration et l'attente pointent des autoportraits qui disent plus que n'importe quel rapport de police.

---

## RATAGES

Au bas de la forêt, dans la maison de famille, ont été conservées dans une jolie malle des centaines de plaques photographiques prises par un illustre ancêtre : souvenirs de l'apogée de l'histoire familiale. Ce sont voyages en Orient, images de convives sous les arbres en fleurs, portraits d'enfants et de parents dans la grande maison. Ils constituent le pendant visuel du volume de souvenirs que cet ancêtre a rédigé à l'intention de ses petits-enfants. Si le livre relié trône dans la bibliothèque, ces traces-là, aux plus proches seulement on les montre. Privilège du partage de ce qui n'est pas immédiatement visible, du maniement de ces reliques fragiles, d'une mémoire glorieuse, mais que la morale bourgeoise interdit d'exhiber. Ces plaques, on les regarde donc entre nous, elles sont notre précieux secret.

Sous les toits, il est d'autres images. Elles ont été sciemment placées à part dans une caisse. Chacune porte encore son enveloppe d'origine, avec à la main, d'une même écriture, la date, les conditions et le motif du cliché. Elles sont au nombre de deux cent soixante-huit. Ce sont des plaques types prises entre 1894 et 1901 par un photographe amateur, rangées en trois colonnes. À lire les indications manuscrites, cette collection est composée d'instantanés de vie familiale, de scènes champêtres, ou de paysages, et forme un tableau hétéroclite. Il n'est pas de séries, même si parfois quelques clichés suivent : ici, quinze plaques de 1895 à la Machine, plus loin, une série de portraits d'un enfant ou d'un paysan occupé à labourer son champ. En somme, le contenu de cette caisse apparaît comme un ensemble de prises de vue sans queue ni tête. Toutes ces plaques avaient pour destin d'être jetées, mais quelqu'un les a conservées malgré tout. Il y a dans toute famille des conservateurs et des amoureux de la poubelle, et le plus souvent ces derniers l'emportent. Tel ne fut pas le cas pour la caisse du grenier.

La caisse du grenier raconte en creux une histoire, celle du raté. Cette histoire aurait comme source aussi bien cette boîte de photographies ratées que les ratures présentes sur les manuscrits littéraires ou les livres de compte. La rature, qui apparaît avec le papier, devient avec Pétrarque une pratique littéraire. Pierre-Marc de Biasi et les commissaires de l'exposition « Brouillons d'écrivains » considèrent qu'« à partir de cette date, et jusqu'aux bouleversements récemment induits par les traitements de texte, l'histoire discrète mais capitale de la rature se confond avec celle de la création littéraire occidentale : une histoire où, de simple procédé d'amendement graphique des textes, la rature est devenue le symbole même du travail intellectuel et artistique de l'écrivain, tout en se dotant dans les pratiques concrètes de l'écriture littéraire, d'un véritable arsenal de fonctions et de déterminations. Cinq siècles de traces manuscrites, particulièrement riches depuis la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, nous ont légué, disent ces chercheurs, un formidable terrain de recherche pour comprendre l'évolution de cette pratique, infiniment plus complexe qu'il n'y paraît à première vue ».

L'histoire du raté ne pourrait se limiter à la dimension littéraire et au seul trébuchement de la plume. Il faudrait envisager également les ratés de la technique, les programmes lancés à grand fracas et qui

ont déraillé. Lorsqu'on emprunte l'autoroute de Paris à Orléans, on aperçoit ainsi au milieu des champs les vestiges d'une rampe de béton qui devait dans les années 1960 porter un train sur coussins d'air... On met souvent en avant les réussites, mais il faudrait prendre en compte ici les fiascos propres à chaque époque. La politique est riche en exemples : les élections locales et nationales sont le théâtre d'espérances déçues, d'ambitions à jamais brisées.

Cette histoire prendrait aussi et surtout en compte les vies ratées. Pas celles dont le ratage fait éclatant, mais toutes ces existences qui ont échoué dans l'indifférence la plus totale, ne laissant le plus souvent que d'infimes traces. On travaille en effet habituellement sur les élus, ceux que l'institution reconnaît, en oubliant souvent que cette dernière exclut également, et parfois dans de grandes proportions. À Ellis Island, dans ce qui est apparu comme la porte d'entrée à la citoyenneté américaine pendant plus d'un demi-siècle, j'avais été ému à la lecture de la longue liste des noms des migrants, mais sans doute plus touché encore par tous ceux qui manquaient, les dix pour cent à qui, sur l'issue de l'entretien et de la visite médicale, on refusait l'entrée sur le territoire, à ceux, donc, qui refaisaient le voyage en sens inverse, vers la misère ou les pogroms qu'ils avaient fuis.

Les archives des institutions, celles des petits séminaires en particulier, qui ont vu passer au XIX<sup>e</sup> siècle tant d'âmes, seraient particulièrement précieuses dans cette histoire du raté. En examinant les parcours de vie de nombre de délinquants de la Belle Époque, on s'aperçoit que pour beaucoup de jeunes gens issus du monde rural, le séminaire a été une opportunité. Si quelques-uns sont devenus prêtres, beaucoup ont échoué dans cette entreprise et sont retournés à la ferme. D'autres n'ont pu supporter ce retour forcé et ont poussé leur destin non vers la sainteté, mais vers le crime.

Le raté s'énonce difficilement en société, et il disparaît avec le temps. La mémoire est sélective, dit-on, les pratiques d'archivage surtout, faudrait-il ajouter... Dans un dossier d'archives qu'avec un groupe d'historiens nous travaillons en constituant une sorte de cadavre exquis historique, sont rassemblés de nombreux discours. Le protagoniste du dossier, un certain Guillaume, dirigea en effet tout au long de sa carrière des agences bancaires. Au moins une fois par an, un employé partait à la retraite et Guillaume devait composer un discours en son honneur.

« Sa manière de vivre et ses sentiments ont de nombreux points communs avec mes principes, c'est donc une tradition qui continue et je suis certain que se continuera également le dévouement qui ne fut jamais marchandé. Dût la modestie de Monsieur L. en souffrir... »

Nécrologie d'un vivant, ce type de discours est une pratique courante de la biographie ordinaire. Ce serait tort de penser qu'ils sont rédigés à la va-vite sur le coin d'une table. Ils font souvent l'objet de plusieurs réécritures. Il s'agit en effet de trouver le ton juste, ni blessant ni trop flatteur. Ils marquent avec le curriculum vitae les deux pôles d'une carrière professionnelle : demande d'entrée, avis de sortie. Ces écritures obligées suivent des modèles qui empruntent à la fois aux biographies des grands hommes et aux souvenirs de régiments. Prononcés avant l'ouverture des bouteilles, ces discours écrits disent beaucoup sur l'honneur et ses ratés. Il faudrait les étudier de manière systématique, analyser dans un grand nombre d'entre eux ce qui est mis en avant. Qu'est-ce qui, dans la vie d'un employé ordinaire, mérite d'être souligné par son biographe ? À quoi reconnaît-on une carrière exemplaire ? Que fait-on quand il a commis des erreurs ? Les ratés sont-ils privés de discours ?

Il conviendrait alors de comparer ces « derniers honneurs » à ceux rendus après la disparition accidentelle dans l'exercice de leur métier de pompiers ou de policiers et enfin à ceux des soldats morts pour la patrie. Leurs corps sont décorés de manière posthume. Rappelons aussi que dans la police, les prix, les tableaux de réussite et les récompenses sont légion. Ces institutions aux structures pyramidales fonctionnent sur et par de la distinction.

En joignant ces deux corpus, on disposerait d'un tableau assez complet de nos petits et grands hommes d'honneur qui pourrait éclairer une histoire du raté.

---

« Homme de devoir dans sa profession, homme de devoir dans la défense de sa patrie attaquée, Émile B. appartient à la pléiade des héros qui ne veulent pas qu'on les pleure ! En pensant à eux, nous ne pouvons, hélas ! que méditer silencieusement sur leur destinée en laissant libre cours à notre admiration et à notre émotion ! »

---

## IMPOSTURES

Au cours de l'hiver 2004, je reçois dans ma boîte électronique plusieurs fois par semaine des messages envoyés d'Afrique. Cela me change de mes éternels spams de vente de Viagra, de faux diplômes ou encore de montres de luxe. Ces messages, en français ou en anglais, me proposent de gagner de fortes sommes d'argent en acceptant d'héberger sur mon compte un virement bancaire. La maladresse du procédé n'a d'égal que le caractère dramatique des situations décrites pour sensibiliser le destinataire. Je suis à la fois agacé par ces sollicitations d'escrocs – elles sentent l'arnaque à plein nez –, et impressionné par les efforts que leurs auteurs déploient pour toucher ma corde sensible. En effet, chacune de ces missives décline sur un mode différent un même récit de vie : la mort d'un riche parent, la découverte d'une forte somme en héritage et des conditions politiques qui ne permettent pas de récupérer cet argent sans l'aide d'un tiers. Et ce tiers, c'est moi. Il peut arriver que seuls les noms et les lieux changent, mais le plus souvent, ces lettres sont pleines d'infimes variations par rapport à un modèle que je ne connais pas.

Je décide de collectionner sur un fichier ces drôles de billets en notant précisément la date de leur réception. Je constitue pour une étude future un petit recueil de ces fausses autobiographies / véritables escroqueries que l'Internet produit.

Ex : lettre reçue le 15 décembre 2004 (harrisong2003@jumpy.it)

A VOTRE AIMABLE ATTENTION

FAMILLE HARRISON

RUE, 5 BVD DES JARDINS.

COMMUNE DE YOPOUGON

ABIDJAN COTE-D'IVOIRE.

Avec l'aide de Dieu,

Je viens respectueusement auprès de votre aimable personne par ce message vous faire une proposition de partenariat. Mais de prime d'abord, je me présente. Je suis M.HARRISON GODWIN JEAN, originaire de la République Démocratique du Congo (RDC) et fils aîné de feu HARRISON JEAN, Conseiller en armements et stratégies militaires du chef du mouvement rebelle qui contrôlait le Goma une grande partie de mon pays près du Rwanda.

Il y a un peu quelques mois, feu mon père était encore en vie et il a été accusé avec un groupe de hauts responsables de ce mouvement de rébellion qui est le RDC – Goma, de tentative d'insurrection par leur chef et 200 personnes dont mon père a été massacré. Le chef rebelle au mépris de toutes les règles internationales a accusé aussi les deux représentants de l'ONU d'avoir été d'intelligence avec ceux qui ont été accusés de tentative d'insurrection et les a expulsé de Goma. Avant l'assassinat de mon père, en sa qualité de conseiller spécial en armements et stratégies militaires du mouvement, il avait reçu de leur chef 25 000 000 de dollars US pour importer des armes sophistiquées pour les combattants. Depuis l'assassinat du chef rebelle JONAS SAWINBI en Angola, le chef de mon père pensa assurer ses arrières en lui remettant régulièrement de fortes sommes d'argent liquide pour la dotation de la rébellion en armes de pointe afin qu'elle survive au cas où il venait à être assassiné soudainement. Par la grâce de Dieu, mon père n'avait acheté qu'une partie insignifiante des armes nécessaires à hauteur d'environ 20 000 000 de dollars US et il avait convaincu son chef que la plus grande quantité devrait suivre. Et c'est certainement pour son attentisme que son chef a déduit qu'il était l'un des initiateurs de la tentative d'insurrection qui a abouti à son assassinat. La région où nous vivions n'étant pas loin du Rwanda, feu mon père avait pris le soin de faire le dépôt de la somme de 7.000 000 de dollars US en Côte d'Ivoire dans un



banque de la ville d'Abidjan.

Aussi, dès que la nouvelle de son assassinat et de mon épouse (paix à leurs âmes ) nous est parvenue, j'ai fui la RDC avec ma chère et aimable mère et par la grâce de Dieu nous avons récupéré les papiers qui certifient le dépôt de ces fonds dans cette banque, nous avons trouvé refuge à Abidjan la Capitale économique de la Côte d'Ivoire en Afrique de l'Ouest depuis quelques mois.

A présent, nous souhaitons transférer cet argent dans votre pays pour y investir sous vos sages conseils dans les secteurs d'investissement bien productifs. Nous voulons que vous soyez la personne devant bénéficier de ce transfert de ces fonds et notre partenaire en investissement et souhaitons que vous prospectiez et découvrez les domaines dans lesquels nous pouvons investir et fructifier notre argent.

Nous vous proposons 20% de commission si vous nous aidez à transférer cet argent dans votre pays et organiser par la suite notre voyage dans votre pays pour notre installation définitive et épanouissement total. Pour nous montrer votre intérêt pour cette proposition, nous souhaitons connaître votre nom et prénom complet, votre contact téléphonique direct, votre numéro de fax et si possible le numéro de votre mobile afin que nous puissions vous donner de plus amples informations et mettre à votre connaissance ces documents qui attestent le dépôt de ces fonds dans cette banque. Pour terminer, nous vous rappelons que ma chère mère bien souffrante et moi sommes des personnes qui vivent actuellement dans la grande peur et le désespoir à la suite aux événements socio-politiques qui secouent la Côte d'Ivoire depuis le 19 septembre 2002 ainsi à ce juste titre vous nous serez d'un grand secours humanitaire en procédant le plus rapidement possible aux démarches de transfert et notre voyage dans votre pays . Pour plus de sécurité, nous vous prions de ne pas ébruiter les informations que nous vous livrons.

Que Dieu vous bénisse !

Cordialement,

Mr Harrison, pour la famille Godwin

Pour écrire cette histoire-là, il faudrait aussi enquêter sur les autobiographies des candidats au statut de réfugié politique. Pour constituer un dossier de demandeur d'asile, il faut en effet rédiger un récit relatant les causes de cette demande auprès de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA). Bon nombre de ces récits de vie épousent un modèle, celui de l'autobiographie de l'opposant. Pour chaque pays, un type de parcours est repris et fait l'objet d'un commerce à Paris porte de la Chapelle. Pour obtenir ce statut, il faut en effet prouver que l'on est victime de persécutions dans son propre pays. Aussi est-il nécessaire d'avoir subi une série d'épreuves. Les rédacteurs de ces récits connaissent les grilles de lecture des officiers de l'OFPRA et par conséquent construisent des autobiographies noires. Analyser ces textes, en comprendre non seulement la logique mais l'imaginaire qui le rend possible, pourrait être une piste d'études complémentaires.

On pourrait aussi prendre au sérieux des discours qui ne le sont pas, considérer l'escroquerie comme une source tout aussi valable qu'un article de presse pour penser le social. L'affaire Thérèse Humbert qui défraya la chronique sous la III<sup>e</sup> République est, comme l'a montré la biographe américaine Catherine Matisse, Hilary Spurling, passionnante dans cette perspective. Chez elle, avenue de la Grande-Armée défilèrent politiques et journalistes en vue, ainsi que tout le monde des arts et de la culture de la Belle Époque, de Zola à Proust sans oublier la grande Sarah Bernhardt. Elle portait le même prénom que celle dont le culte commençait à battre son plein à Lisieux, mais cette Thérèse-là n'avait pas vu la Vierge et n'était pas une sainte, loin s'en faut. Elle avait seulement cru qu'elle pourrait sortir de sa condition de femme du peuple. L'histoire de Thérèse Daurignac, dont Hilary Spurling fait le récit dans un petit livre vif et drôle, est pourtant aussi celle d'une géniale escroquerie, celle-ci nullement spirituelle, mais bien financière. La petite Thérèse, modeste paysanne du Languedoc, parvint à la seule force de son imagination et de sa capacité de persuasion à bâtir l'une des fortunes les plus importantes de la III<sup>e</sup> République. En bluffant les créanciers sur ses garanties, en laissant croire qu'elle était l'héritière de propriétés en Espagne, en épousant l'un des fils d'un des fondateurs constitutionnels de la jeune République, Gustave Humbert, et, usant de ses réseaux politiques, Thérèse réussit en deux décennies à mettre la France à ses pieds et à se construire un patrimoine financier et nobiliaire considérable. Lorsque le scandale éclata, que l'on ne parvint plus à faire taire les plaintes des créanciers petits et grands, que l'on découvrit avec horreur que le coffre-fort de Thérèse Humbert n'était

renfermait guère qu'un bouton de guêtre, que le clan Humbert avait usé de tous les moyens pour arriver à ses fins – la violence comprise –, que l'affaire allait éclabousser toute la gauche républicain. Thérèse fut considérée comme l'unique responsable de cette gigantesque escroquerie. Pourtant, Hilary Spurling montre qu'en réalité on ne sut véritablement qui avait manipulé qui : l'irrésistible ascension de la petite paysanne jusqu'aux beaux quartiers de l'Ouest parisien ne semble pas avoir reposé sur un grand charme et la capacité de persuasion de ce brin de femme, mais bien sur une partie de la classe politique d'alors – étrange résonance de cette affaire au regard de notre actualité judiciaire contemporaine, et de l'affaire Elf en particulier.

Redoutant que l'affaire Humbert ne fût à la gauche et à l'administration publique ce que l'affaire Dreyfus avait fait à la droite, on chargea la barque, on se vengea, industriels et banquiers vinrent vilipender Thérèse sans que personne prenne sa défense. Condamnée à cinq années de travaux forcés, elle fut libérée en 1908 et disparut. Thérèse sortit de l'Histoire pour ne plus jamais y revenir.

L'escroc est souvent un imposteur. Or, l'histoire de l'imposture reste aussi à écrire. Elle est complètement indispensable à une histoire de l'identification et pourtant personne ne s'y est attelé. Elle a ses grands hommes, comme Jean-Claude Romand que la littérature puis le cinéma ont rendu célèbre. J.-C. Romand se faisait passer pour un médecin de l'OMS à Genève, réussissant à bluffer tout le monde jusqu'à ce que son secret devienne trop lourd à porter et qu'il finisse par assassiner les siens. À partir de quel moment et suivant quelles modalités des individus ont cherché à se faire passer pour d'autres ? Autrement dit, quand et comment le désir d'être un autre est-il devenu si important pour que certaines personnes aient voulu prendre, par-delà la loi, l'identité d'un autre individu ? Quelles lois ont été mises en place pour empêcher l'imposture ?

Il est des situations de crises – les guerres notamment – pendant lesquelles ces jeux d'identité sont plus fréquents. Les déserteurs s'approprient souvent l'identité des morts. D'autres contextes l'encouragent, comme l'éloignement. Dans le roman de William Irish, la Sirène du Mississippi est celle qui se fait passer pour l'épouse rencontrée par petite annonce. À l'écran, Catherine Deneuve incarne cette figure diabolique descendant du bateau à La Réunion.

Mais le champ le plus intéressant semble bien être celui de la sphère religieuse, et notamment des miracles. Il ne s'agit pas d'être un autre, mais d'être devenu autre, d'avoir changé... Au milieu des années 1920, une affaire de ce type défraya la chronique. Une jeune femme de faible constitution, quasi infirme, revint miraculée du pèlerinage de Lourdes. Elle fut accueillie à son retour comme une héroïne par les habitants de sa petite ville de province. Sa popularité ne fut que de courte durée et quelques semaines après son retour, elle reçut par la poste une série de lettres anonymes salissant sa réputation. Une enquête est ouverte : on cherche à démasquer l'indélicat correspondant, mais en vain. Un soir, se trouvant seule, Marthe est même victime d'une agression... L'enquête s'accélère : on découvre dans la chambre de Marthe le papier et les ustensiles ayant servi aux lettres anonymes. La jeune femme ne supportant pas de n'être plus sous les feux de l'actualité avait voulu faire parler d'elle en retrouvant son statut de victime.

Cet épisode témoigne de la complexité de l'imposture et de la nécessité de l'appréhender dans un faisceau d'identités. Ainsi, l'usage détourné de pratiques – telles que l'écriture – est particulièrement intéressant à suivre : il agrège l'imposteur à une réalité sociale. Assurément, le mail de Mr Harris porte avec lui un imposant fichier attaché.

---

## POCHES

Sur les mains courantes des commissariats de police parisiens sont inscrits tous les faits observés par les agents, ainsi qu'un résumé des dépositions faites chaque jour par des témoins. Ces volumes pour le XIX<sup>e</sup> siècle, sont conservés à la préfecture de police de Paris, mais toutes les mains courantes antérieures à 1871 ont été détruites lors de la Commune. Ces grands registres constituent des petits trésors de l'ordinaire soigneusement consignés par les policiers de terrain. On se retrouve ainsi comme dans le film de Raymond Depardon montrant le travail des policiers du commissariat du 13<sup>e</sup> arrondissement, là où précisément sont rangés ces volumes. À un siècle de distance, c'est ce même ordinaire qui transparaît sous la plume des fonctionnaires de terrain. Car si une fois la semaine c'est un suicide qu'on y relève, la plupart du temps, ce sont d'infimes événements dont les policiers rendent compte : incidents, larcins, disputes... les rubriques sont variées. Il en est une en particulier qui me semble fascinante par l'histoire qu'elle dessine : celle des objets trouvés.

Cette histoire n'est pas qu'anecdotique, elle révèle le contenu des poches des gens : les documents, les petits objets que chacun conserve sur lui. À la différence d'autres sources, comme par exemple, les inventaires des objets des noyés étudiés, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, par Arlette Farge, ces registres incorporent non l'extraordinaire de la mort mais l'ordinaire de la vie.

Avec beaucoup de zèle, les agents ramassent lors de leurs rondes une volumineuse quantité d'objets. Parfois ce sont les riverains qui se déplacent pour signaler un objet trouvé, constituant ainsi la rue comme un espace public. Pour décrire l'objet, les policiers déploient tout un vocabulaire des choses ordinaires ; ils en font une description exhaustive, semblable à celle des individus à arrêter. Pourtant, il est un objet qui échappe à cette mise en mots, c'est le « papier sans valeur ». Décrire l'écrit n'est pas chose aisée. L'entreprise est d'autant plus difficile pour ces policiers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que les formes d'écrit se diversifient et se multiplient. Une lettre est-elle un objet ou un discours ? De la réponse découlent deux descriptions différentes de l'écrit. En en faisant un objet, comme on fera d'un bijou, on en neutralise la force, on le coupe de la réalité sociale d'où il est extrait. Si, au contraire, l'agent se met à le lire et en donne une sorte de transcription, il en reconnaît la valeur, l'élève à une dimension supérieure.

Dans la main courante d'un des quartiers du XIII<sup>e</sup> arrondissement, cette oscillation est saisissante. On voit encore combien, à ce moment-là, l'écrit demeure un privilège des dominants, situation sans doute souhaitée par les gouvernants. Mais ces papiers perdus disent l'annonce d'un renversement, la fin d'un pouvoir d'écriture.

4952 / Main courante du quartier Salpêtrière Croulebarbe

172 – Objet trouvé, 7 août 1895

Santoire Justine 23 ans Journalière, 19 rue Harvey

« Un calepin de toile cirée renfermant un bulletin de naissance au nom de Lelièvre et divers papiers sans valeur, trouvé ce jour sur la rue du champ de manœuvre. »

---

333 – Papiers trouvés dans la Bièvre, 13 septembre 1895

« A 6 h du matin, Bouvier (Léon, 40 ans) trouve dans la Bièvre à l'endroit où elle sort du passage couvert derrière la manufacture une serviette contenant 3 livrets de Caisse d'Epargne, livret militaire et de mariage, factures, créances, billets, etc. partie au nom de Le Fils, partie au nom de Vve Cloiseau. Papier restitué. Victime de vol. »

341 – Objet trouvé, 25-26 septembre 1895

« Un livret d'ouvrier apprenti au nom de Pouillat Victor et divers papiers sans valeur trouvés à midi 15 dans le passage des Gobelins (Cité). »

461 – Objet trouvé, 9 novembre 1895

« Un calepin renfermant divers papier sans valeur, au nom de Charpentier, trouvé ce 9 courant, Avenue des Gobelins 31. »

518 – Objet trouvé, 3 décembre 1895

« Deux feuilles et une lettre signée Nicol du Finistère, adressées au Magasin du Bon Marché » par Honzié Armande 11 ans dt rue Campo Formio. »

609 – Objet trouvé, 6/8 janvier 1896

« Un livret de nourrice sur lieu au nom de Chevalier (Pauline) trouvé 6 courant Avenue des Gobelins. »

643 – Objet trouvé, 17 janvier 1896

« Le 17 courant à 9 h 30 matin un livret d'ouvrier en mauvais état contenant des papiers (chansons, certificats de travail, recipicé de livret militaire). »

1168 – Objet trouvé, 19 juin 1896

« Le 19 juin, à 7 h 20 du soir Rousset a trouvé Place d'Italie à l'angle de l'Avenue des Gobelins un porte-monnaie en cuir noir contenant 1 pièce de 1 fr, une bague en métal jaune, un trousseau de 2 clés, un petit baigneur en faïence et un petit papier sur lequel est écrit des verres (vers) et sign "Henri" et un petit morceau de dentelle. »

1412 – Main de femme. Pièce anatomique, 8 septembre 1896

« Vers 9 heures quinze du soir une boîte rouillée en fer blanc de forme rectangulaire et contenant une main de femme (déssechée). Cette boîte contenait en autres 3 lettres et a été trouvée sur la voie publique rue Broca en face du n° 89 par le gardien de la paix Rayonnet. »

53 – Objet trouvé, 1<sup>er</sup> octobre 1896

« Un carnet de cuir vert grenat sur la couverture duquel se trouvent les initiales PV, entrelacées et contenant divers papiers sans valeurs au nom de Pierre Vauchey qui a été trouvé par Farellicq (Alphonse) le 25 courant avenue des Gobelins. »

1133 – Objet trouvé, 1<sup>er</sup> décembre 1897

« Un calepin en toile ciré noire renfermant une petite photographie, des cartes et lettres sans valeur trouvé le 1<sup>er</sup> Place d'Italie à 6 h 10 du soir. »

224 – Objet trouvé, 16 mars 1898

« Un carnet de note trouvé le 16 courant à 9h du matin, bd Arago, par une personne qui a refusé de se faire connaître. »

1092 – Objet trouvé, 6 décembre 1898

« Une lettre portant adresse en russe trouvé le 5 courant à 1 heure de l'après midi Bd Arago en face le n° 12 par la Vve Bretot dt 12 bd Arago. »

Dans la cage d'escalier de mon immeuble dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, un(e) habitant(e) a pris l'habitude au début de l'année 2005 de semer entre le deuxième étage et la rue ses petits papiers, tickets de caisse, tickets de retraits bancaires, billets de métro, mais aussi mégots, paquets de cigarettes vides, cartes de restaurants...

24 pièces au 1<sup>er</sup> mars 2005 soit :

---

5 relevés bancaires  
3 justificatifs d'achat de billets RATP  
1 paquet de cigarettes vide Marlboro  
1 photo d'identité d'une jeune femme  
1 carte téléphonique internationale  
1 réduction pour l'achat d'un hamburger Charal  
1 place aux Folies-Bergère  
1 carte d'un restaurant bd de l'Hôpital avec au dos numéro de portable manuscrit  
1 ticket de caisse Délice rôtis  
3 tickets de caisse ED  
1 ticket de caisse Franprix  
5 tickets de caisse Champion

D'abord irrité par cette curieuse pratique, j'ai ensuite été fasciné par son systématisme et bien évidemment tenté de découvrir quel était cet habitant bien peu respectueux des parties communes. Ça a vite fait de se glisser dans la peau du policier et de chercher un coupable. Mais plutôt que de dresser le portrait de papier de cet anonyme voisin, j'ai été davantage excité par l'idée de composer à partir de ces pièces son emploi du temps ; en somme d'entrer dans sa vie. Ces papiers trouvés m'y invitaient.

Aujourd'hui, tous nos papiers parlent plus que nous ne le souhaitons : on oublie souvent qu'ils informent du lieu, du jour, de l'heure de leur émission. Bien plus performants et rigoureux sont ces dispositifs d'enregistrement graphique que les caméras de vidéosurveillance qu'on pointe souvent du doigt. Ces petits papiers ne sont que la partie visible des immenses archives de l'infra-ordinaire qui comprennent aussi bien les puces des téléphones portables et les disques durs des ordinateurs. Dans cette histoire, l'arrestation du jeune Khaled Kelkal après les attentats de 1995 dans la banlieue lyonnaise et l'usage que les policiers firent de la mémoire de son téléphone portable – ils identifièrent tous ses complices – sont des actes fondateurs. Dans le domaine de la fiction, la série *24 heures chrono* et son personnage Jack Bauer sont inconcevables sans ces archives mobiles. Le principe narratif – faire un récit en temps réel (soit vingt-quatre fois soixante minutes) – en est la métaphore toujours inscrite à l'écran.

Devant cette figure de Petit Poucet du ticket, j'ai donc, avec le même zèle que cet individu, collecté à chacun de mes passages dans la cage d'escalier ces petits riens pour constituer ce que certains nomment un dossier de « traçabilité » et que Gilles Deleuze percevait comme un symptôme de la société de contrôle. J'ai à mon tour inscrit au dos et au crayon noir le jour de la collecte. Je me suis fait agent de police de l'écrit.

Faire non l'histoire du contrôle mais son expérience serait peut-être un autre moyen d'appréhender ces écrits perdus.

22 min de tee int 1933

67 sms int → 20,03  
30 cent/sms

- tel. yoga
- cerca l'adresse veg light +  
post n. blancs mens

Rappeler ce soir!

06

---

## CLOISON

Les historiens de l'habitat soulignent que la construction de l'intime a été étroitement liée à la séparation et à la division des espaces domestiques. Ainsi, la généralisation de la chambre à coucher conjugale est un moment important de la naissance de l'intimité dans nos sociétés, au même titre que le développement des salles de bains. Il faudrait, en suivant cette perspective, écrire l'histoire de la cloison. La cloison se situe entre le mur et le paravent. Elle n'a ni l'épaisseur du premier, ni la fragilité du second. Elle est un objet qu'on ne pense pas.

Les cloisons n'ont pourtant pas toutes la même physionomie. Certaines, comme les treilles dans les jardins, sont ajourées, d'autres, comme celles que l'on trouve dans certains bureaux, sont complètement transparentes. Elles ne sont pas toujours faites de plâtre ou de brique : elles peuvent être formées par un drap, comme dans la 4<sup>e</sup> classe des navires transatlantiques d'*America America* d'Elia Kazan ; dans de nombreux logements, alors qu'elles devaient séparer, elles forment une zone de contact, où l'on va planter des clous, percer des trous, mais aussi taper ou tendre l'oreille. Elles peuvent aussi devenir des zones de conflits.

Ce mur qui n'isole pas a nourri tout un rapport des hommes entre eux : des enfants aux parents, des voisins aux voisins, des employés aux autres employés... La cloison éprouve les relations de promiscuité. Elle est à la fois ce qui permet l'intimité et ce qui génère le voyeurisme – je songe ici à la photo d'Henri Cartier-Bresson, de ces hommes regardant dans les trous d'une palissade.

La palissade est en effet une version publique de la cloison. Le photographe polonais Eustachy Kossakowski, dans les années 1970, en avait fait son sujet privilégié, imposant son aspect bicolore au paysage de la ville. Sur les palissades, on a beaucoup écrit, comme si le bois invitait davantage à l'écriture que la pierre – pensons aux palissades du Palais-Royal pendant les travaux des colonnes de Buren, recouvertes d'injures et de mots contre l'art contemporain, comme l'a étudié Nathalie Heinich. Il est vrai qu'on aime écrire sur les arbres, mais ce sont d'ordinaire des mots d'amour. La palissade n'est pas seulement support, c'est aussi elle qui délimite le terrain vague. Elle n'a pas la mobilité de la barrière ou du ruban jaune « *Dot not cross* ». Elle a pour vocation de disparaître et, surtout, d'être enjambée.

Il faudrait, je crois, écrire cette histoire de la cloison mais dans une perspective qui mêlerait l'histoire des matériaux et celle des « grands ensembles ». On tenterait de lire en un même mouvement les dispositifs intérieurs et extérieurs de séparation : aussi bien à la poste, dans les appartements, que dans la rue et les jardins. On verrait sans doute que la figure mythologique du labyrinthe est beaucoup plus présente dans l'urbanisme contemporain. Séparer plus que réunir.



Cette enquête serait sans limites ; aussi faudrait-il aller dans les lieux de culte, voir comment, dans les mosquées et les synagogues, des cloisons séparent les sexes – repérer aussi tous les petits arrangements avec ces séparations. Chez les catholiques, le confessionnal fait partie de ces meubles cloisonnés, mais il est en voie de disparition. La pratique de la confession étant en net recul en France, est de plus en plus rare dans nos églises et remisé le plus souvent au fond d'un presbytère.

Or, depuis deux siècles, ce mobilier religieux a fait l'objet de nombreuses variations. Il y en a de toutes les formes, de toutes les matières aussi, même si le bois domine. Le dispositif est toujours le même – une cabine pour le confesseur, une marche pour le confessé –, la cloison qui les sépare est plus ou moins opaque. Dans certains cas, il existe une ouverture entre les deux qui permet un contact. L'intérêt du confessionnal ne tient pas qu'à sa variété. Il est comme les miroirs, porteur d'une mémoire extraordinaire : celle des chuchotements de millions de paroissiens.

Il conviendrait de faire l'inventaire des confessionnaux parisiens. On photographierait chacun d'entre eux selon un même procédé, à la manière de ce couple de photographes de Düsseldorf, Bernd et Hilla Becher, qui ont archivé tous les bâtiments industriels. On mènerait, parallèlement à ce travail, des entretiens avec les usagers : on leur demanderait exactement comme on le fait pour des usages d'autres services, le métro ou la poste par exemple, leur avis sur le confort du confessionnal, leurs impressions et leurs souvenirs.

Ces photographies mises en série donneraient à voir dans un immense silence tous les péchés de millions



---

sample content of Rêves d'histoire. Pour une histoire de l'ordinaire

- [read online She Will Build Him a City](#)
- [read online The Official VCP5 Certification Guide \(VMware Press Certification\)](#)
- [click Dragon Heart](#)
- [Victor Hugo in Exile: From Historical Representations to Utopian Vistas book](#)
- [The South: A Novel for free](#)
- [101 Top Techniques for Artists: Step-by-step art projects from over a hundred international artists online](#)
  
- <http://www.shreesaiexport.com/library/Transactional-Information-Systems---Theory--Algorithms--and-the-Practice-of-Concurrency-Control-and-Recovery--M>
- <http://www.satilik-kopek.com/library/Looking-for-Mr--Gilbert--The-Unlikely-Life-of-the-First-African-American-Landscape-Photographer.pdf>
- <http://diy-chirol.com/lib/The-Birds-and-Other-Stories.pdf>
- <http://aircon.servicessingaporecompany.com/?lib/The-20th-Golden-Age-of-Science-Fiction-Megapack--12-Stories-by-Evelyn-E--Smith--Golden-Age-of-SF-Megapack--Book-20>
- <http://metromekanik.com/ebooks/The-South--A-Novel.pdf>
- <http://creativebeard.ru/freebooks/A-Guest-in-My-Own-Country--A-Hungarian-Life.pdf>